

—La dernière chronique du *Correspondant* contient ce qui suit :

M. Saint-Marc Girardin corrigeait, au bureau des *Débats*, les épreuves d'un article où il avait employé les mots *amulette* et *cyclone*. Naturellement, comme l'eussent fait sans doute les dix-neuf vingtièmes de nos lecteurs, il avait mis au féminin le premier et le second au masculin. Pour la seconde fois, le correcteur venait de lui renvoyer son épreuve en changeant le genre de chacun de ces deux substantifs.—Mais voyez donc, fit M. Saint-Marc Girardin, impatienté de cette obstination et s'adressant à M. de Sacy et Cuvillier-Fleury, qui se trouvaient près de lui au bureau de la rédaction. C'est trop fort !... Enfin, messieurs, j'en appelle à vous ; vous êtes tous deux académiciens comme moi, vous passez pour savoir votre langue comme moi, et vous travaillez, comme moi, au dictionnaire de l'Académie. De quel genre est *amulette* ? —Du féminin, sans nul doute, dit M. de Sacy.—Et *cyclone* ? —Du masculin, assurément, fit M. Cuvillier-Fleury.—Eh bien, messieurs, voici deux fois que Camus me renvoie moi épreuve, en mettant *amulette* au masculin et *cyclone* au féminin.—Oh ! oh ! si c'est Camus, dit M. de Sacy, prenons garde : c'est nous qui devons nous tromper.

On fit venir l'illustre Camus, ce correcteur légendaire. Camus comparut d'un front serein, suivi d'un apprenti qui portait deux énormes volumes.

Sans mot dire, il prit le premier volume—c'était le dictionnaire de l'Académie, 6e édition.—L'ouvrit, et mit le doigt sur le mot *Amulette*, "substantif masculin"

Les académiciens se regardèrent stupéfaits.

"Quant à *cyclone*, fit Camus d'une voix grave. L'Académie ne le connaissait pas encore en 1835, mais il est dans Littré, et je suis bien sûr que la septième édition de votre dictionnaire se conformera à sa décision"

Ce disant, il posait le doigt fatal à la page 91, première colonne du tome 1er, de Littré : "CYCLOSE, substantif féminin.—La cyclone est une tempête qui balaye en tournoyant."

Voilà ce que les trois académiciens virent flamboyer en lettres de feu sous leurs regards atterrés. "Et c'est nous qui fixons la langue !" s'écria M. Saint-Marc Girardin avec accablement.

—Le nouveau roi des Iles Mariannes.—Un journal de province, le *Mémorial de Saint Marcellin*, annonce que la fée qui préside aux destinées royales, vient de frapper avec sa baguette magique à la porte d'un jeune instituteur, natif de Poliénas, habitant actuellement à Tencin, près de Grenoble, pour lui offrir le sceptre royal des Iles Mariannes, dans la Micronésie.

Voici en deux mots l'origine de cette bonne fortune :

Un sieur Landrey, originaire de Poliénas, près Saint-Marcellin, serait parti, il y a environ deux siècles, pour une expédition lointaine dans l'Océanie où il se serait établi et aurait fait souche. Plus tard, cette famille aurait acquis des Espagnols la possession et la souveraineté des petites Iles Mariannes, et tout récemment le dernier rejeton de cette dynastie royale, M. de Colmont, n'ayant aucun descendant mâle, et pour ne pas voir passer la couronne sur une tête étrangère, aurait fait faire par le consulat d'Espagne des recherches sur l'ancienne famille des Landrey à Poliénas. Sa Majesté aurait offert, avec la main de sa fille, le trône mariannais au jeune Antoine Landrey, âgé de dix-huit ans, lequel se disposait à prendre son brevet d'instituteur.

Le futur monarque doit bientôt quitter son pays avec plusieurs familles et il s'embarquera à Marseille où l'attend un navire espagnol.

Une couronne et la main d'une jeune reine offerte du même coup à un maître d'école, cela ne ressemble-t-il pas à un conte de Perrault ?

Invention de la photographie

—Saviez-vous que M. Jean-Baptista Dumas, le chimiste qui s'est assis au fauteuil laissé vacant par M. Guizot à l'Académie Française, eût contribué peut-être d'une façon décisive à la découverte de la photographie ?

C'est là évidemment un des traits les plus intéressants de sa vie.

Un jour, une femme éplorée se présente chez lui et demande à lui parler.

Il donna ordre de la faire entrer.

—Je suis, monsieur, lui dit cette visitense, la femme d'un peintre qui, en proie à je ne sais quelle aberration, a soudain brisé ses pinceaux et renoncé à son art pour se livrer à de stériles recherches dans le domaine de la chimie Enfin, monsieur, vous comprendrez à quel point je suis malheureuse, quand vous saurez qu'il s'acharne à trouver un procédé pour fixer les images sur des plaques de cuivre poli !

Dumas l'écoutait avec bonté ; il hocha la tête.

—Mon pauvre mari perd le sens, monsieur ; il vend tout ce que nous possédons pour se procurer des ingrédients et faire construire des appareils.

—Mais madame, dit alors le chimiste, en cette circonstance, qu'attendez-vous de moi ?

—J'ai pris la liberté, monsieur, de m'adresser à vous, comme au plus autorisé, au plus savant des chimistes de notre temps, pour vous supplier de détromper mon malheureux mari, dont l'obstination dans de vaines recherches nous réduit à la plus extrême pauvreté.

M. Dumas prit l'adresse du peintre, et la femme sortit.

Que faire ? Décourager ce chercheur, comme le voulait la sollicituse, c'était peut-être faire avorter une grande découverte.

Le laisser poursuivre ses travaux sans intervenir, comme on le lui demandait, n'était-ce pas assister froidement à la ruine d'une famille ?

Il alla le lendemain chez le peintre et lui dit :

—Poursuivez vos recherches, et puisez dans ma bourse. Le peintre reprit de plus belle ses investigations, et, grâce au concours de Dumas, il trouva.

C'était Daguerre !

—Un livre curieux.

M. Louis Bruère a réuni en un beau volume, publié par Hachette, les *Contes populaires de la Grande Bretagne*.

Prends-lui une jolie fable, intitulée : *le Renard et le Coq* :

Un renard fit un jour la rencontre d'un coq ; ils se mirent à causer.

—Combien sais-tu de tours ? dit le renard.

—Ah ! dit le coq, j'en sais trois ; et toi ?

—Moi, dit le renard, j'en sais soixante-et-treize.

—Voyons ce que tu sais faire, dit le coq.

—Essaye un peu, dit le renard.

Alors le coq ferma un œil et chanta de toutes ses forces ; mais il avait fermé l'œil qui était du côté du renard ; et le renard l'attrappa par le cou et s'enfuit avec lui. Le propriétaire du coq se mit à crier au renard : "Veux-tu bien laisser ce coq ! il est à moi." Le coq dit au renard : "Mais réponds-moi donc que je t'appartiens." Alors le renard ouvrit la bouche pour obéir au conseil du coq, et il lâcha le coq, qui s'envola sur le toit d'une maison. Arrivé là, le coq ferma un œil et chanta le plus haut qu'il put.—Vous voyez d'ici la mine du renard !